

Déchirure

Cent soixante, cent soixante et un, tel un métronome ce bruit ne cessait d'occuper tout l'espace de ce qui s'offrait à moi. Un bruit sourd, obsédant, entrecoupé de temps à autre d'un intervalle de temps légèrement plus important, et puis, il revenait, inlassablement. Il faisait noir, c'était la nuit, et pourtant, parfois, je distinguais quelques lueurs furtives, des décors irisés ou bien encore des milliers d'étoiles colorées aux contours imprécis. Quel sens donner à tout cela ? Je n'en savais rien. Le temps passait et je n'avais aucun repère pour savoir celui qui s'était écoulé depuis que je m'étais mis à compter ces coups répétés. Ils me rendaient fou, je ne pouvais pas les faire taire. Je ne savais ni d'où ils venaient, ni ce qu'ils étaient. J'aurai voulu être ailleurs, mais loin de ce bruit infernal. Je voulais m'apaiser, dormir, mais je n'y parvenais pas.

Trente deux, trente trois, ... c'est curieux, il me semblait avoir déjà entendu ces nombres. Comme en écho, ils me revenaient en mémoire alors que précédemment, j'en étais sûr, j'avais déjà cité des nombres plus élevés. Il me sembla soudain que je m'étais absenté, ou endormi ? C'est cela, j'avais dû m'endormir, et recommencer à compter, c'est la raison pour laquelle cette énumération ne m'était pas nouvelle.

"Maintenant, j'ai froid, très froid, je ne suis pas bien. Et ce bruit qui s'accélère, je ne compte plus, c'est trop épuisant, je voudrais m'éloigner de tout ça. Tel un animal piégé, je voudrais m'enfuir, mais je reste prisonnier de mon espace fait de ce son et de ces images informes qui défilent, confuses, au milieu de ce firmament imaginaire. Mais je viens de percevoir une nouvelle sensation: jusque là, je n'avais pas senti qu'il faisait froid ou chaud. Je me concentre sur cette nouveauté quand soudain, une vive douleur me saisit. Elle semble venir de moi, mais je ne la comprends pas. C'est comme si elle venait de plus loin que des limites de cet espace que je peux presque définir. Je suis épuisé, à présent je n'ai plus aussi froid et le bruit semble avoir retrouvé son rythme habituel.

Je suis soudainement ramené à la conscience par une aveuglante lumière. Elle se tient sur ma gauche et je tente de la regarder, mais c'est douloureux. Je ressens une chaleur, elle provient de cette lumière. Aussi soudainement qu'elle m'a tiré de ma torpeur, elle disparaît, laissant derrière elle une nuée lumineuse qui oscille tel un voile, entre ombres et taches de couleurs. Et ce bruit, de nouveau si intense. J'ai envie de m'adresser à lui pour lui dire de s'arrêter, mais comment ? Je me concentre à nouveau, je fais abstraction un moment de ces lumières qui dansent encore devant moi, s'estompant peu à peu et je lance un cri dans le vide : "Muriel !.

Qu'est ce que ça veut dire ? Je ne connais pas le sens de ce mot et pourtant, il m'est venu spontanément. Je l'entends encore, il rebondit sur les parois de mon esprit et domine à présent l'autre son, celui qui me dérangeait. Muriel, ce mot m'apaise et me rend heureux, je me sens bien. Un événement vient d'arriver: j'ai pu changer le cours des choses dans ce monde impalpable, dans ce monde confiné où même mon regard se perd dans l'infinité du néant.

Tel un corps en apesanteur, je suis suspendu dans cet espace. Je ne ressens ni vide, ni présence, en fait c'est comme si je flottais entre deux eaux, mais sans sentir son contact, ni me noyer. Simplement, je suis, j'existe.

Mon Dieu, ce bruit, c'est horrible, qu'est-ce que c'est ? Une nouvelle fois, je sors de mon sommeil avec brutalité. Cette fois, ce n'est plus le bruit régulier, obsédant et inquiétant que j'entends. Ce n'est pas non plus l'écho à mon cri, c'est autre chose. Je n'arrive pas à le localiser, tout semble s'emballer, la lumière, le chaud, le froid, tout m'arrive en même temps, que se passe t'il ? J'entends d'autres bruits, différents, mêlés, indistincts mais proches, je pourrai les toucher. La sensation de flottement m'a abandonné, je suis "sur" quelque chose, je le sens. Les idées sont confuses et j'ai peine à mettre de l'ordre dans ces informations."

Alors que cette effervescence m'effrayait, le bruit qui m'avait réveillé cessa et je me sentis rassuré. D'autres sons subsistaient ainsi qu'une lumière diffuse, mais ils ne me dérangent pas. Certains sons qui me parvenaient étaient même agréables et je les accueillais avec plaisir sans savoir pourquoi. Il y avait quelque chose de mystérieux dans ce mélange de sensations disparates. Parfois je souhaitais le silence et le noir, et d'autres fois, quand ils se présentaient à moi, lumière et sons me procuraient du bien-être.

"Même si la notion de temps me semble étrangère, je sens au fond de moi un désir de changement. Chaque évènement qui perturbe ma quiétude relative et rompt ces temps d'isolement, un sentiment d'espoir m'envahit. Il m'est salutaire, je le sens, il évoque en moi de manière sporadique quelque vague souvenir. Et puis, il y a ces images, ces sons qui peuplent de plus en plus mon néant antérieur. Cette lumière diffuse par exemple qui vient de temps en temps nuancer l'obscurité seulement peuplée d'étoiles bleutées ou verdâtres. Ces sons qui tranchent avec la régularité lancinante de mes références sonores. Des sensations aussi, comme avoir froid ou chaud, mal ou encore me sentir bien."

"Muriel ! C'est moi qui ai prononcé ce mot. J'ai émis un son volontairement et ce fut le premier qui stimula mon appétit de réponses à mes interrogations."

J'avais recours à toutes mes forces pour m'extirper de cette gangue obscure qui m'empêchait de franchir ces frontières imperceptibles. Peu à peu, il me semblait prendre conscience de l'existence même de ces limites et je pouvais presque en dessiner les contours. Si j'étais à l'intérieur d'un espace, il existait un autre monde en dehors de celui-ci, au-delà de mon cocon. Un moment plus tard, j'enregistrais un nouveau son à mon registre. Il ressemblait à celui qui m'avait réveillé et quelque peu effrayé auparavant, mais cette fois, il était plus doux et plus distinct. Curieusement, il me parvenait comme en réponse au bruit plus sourd et régulier qui habitait mon monde intérieur. Il évoquait quelque chose en moi, et des images se dessinaient, puis, elles s'évanouissaient dans la confusion qui régnait dans mes pensées.

Le ciel brumeux se déchira et laissa entrer un rai de lumière qui m'aveugla. Pendant un court instant, l'immensité noire fut emplie de cet éclair agressif. Troublé, je mis un long moment à comprendre qu'une fissure s'était entrouverte sur cet autre monde où cohabitaient d'étranges sonorités et des lueurs

fluctuantes. Je les percevais, tout comme je pouvais à nouveau sentir cette pesanteur qui contrastait avec l'impression permanente de flotter dans les abîmes. Mais il y avait quelque chose d'autre, un obstacle faisait écran et me fermait cet horizon: j'avais mal. Je sentais un feu brûler tout autour et, de tout mon être, je me retranchais à l'abri de mes barricades protectrices. J'étais partagé entre le désir de m'aventurer hors de ma forteresse et la peur de la souffrance qu'occasionnait ce périple vers l'inconnu.

L'alternance de froid et de chaleur finit par me tenir éveillé. Avec force de concentration je fis une tentative pour me diriger vers le rai de lumière qui filtrait au travers du rideau me séparant de ce monde extérieur. Enfin, après plusieurs minutes de lutte, il creva cette barrière et entra tel un animal en furie dans mon cerveau. J'en fus paniqué et aussi brutalement que j'étais enfin parvenu à franchir le seuil de cette geôle intérieure, je voulais retourner à son abri. Il s'écoula quelques minutes jusqu'à ce que ce trouble prenne fin avec une sorte d'accalmie. La lumière aveuglante qui m'avait tant perturbé avait diminué d'intensité et, peu à peu, faisait place à des formes, des contours. Ils étaient imprécis, flous et je ne parvenais pas tout de suite à les interpréter.

Il me fallut un temps indéterminé pour identifier ce que je découvrais de cet autre monde. Tout en découvrant ces images, il me sembla que tout mon être était lentement déposé sur un matelas difforme et froid. Un frisson me parcouru le corps. Le corps ! Voilà que mes pensées s'éveillaient à cette nouvelle identité: j'avais une enveloppe que je venais de baptiser corps. Il se forma dans mes souvenirs des formes que j'associais aussitôt à mon corps. L'instant d'après, je sentis quelque chose de visqueux et légèrement sucré qui coula dans ma bouche. Ce plaisir gustatif me fit prendre conscience de mon visage, mes oreilles, et, peu à peu, du reste de ce corps qui gisait à plat dos. Au goût de ce liquide qui coulait doucement sur mes lèvres, je compris que c'était du sang, le mien peut-être.

Malgré mon seul œil ouvert, la lumière ambiante me permettait de distinguer un amas blanc qui me surplombait en partie. Cette étrange perspective se manifesta bientôt à moi sous la forme d'un objet informe qui tomba sur mon visage et se morcela aussitôt. Une sensation de fraîcheur agréable m'envahit et au goût sucré du sang se substitua celui d'une eau pure qui me procura un plaisir presque sensuel.



Chauffée par le soleil, un peu de neige avait fondu et cette eau providentielle me redonna quelques forces. Les sensations se faisaient plus précises et mon corps meurtri se réveillait doucement à la faveur du soleil qu'il baignait de sa douce chaleur. Je ne savais pas depuis combien de temps j'étais là et les quelques rares souvenirs qui me revenaient peu à peu étaient trop décousus pour reconstituer l'histoire. Haut dans le ciel et filtrant à travers les nuages, l'astre du jour éclairait la scène de mon pénible

réveil. Comme je m'efforçais de bouger la tête, une forme entra dans mon champ de vision : au bout de mon bras ganté, je reconnus mon piolet. Sa lame chromée et ajourée brillait comme un phare qui m'attirait à lui. Dans un effort qui me parut surhumain, instinctivement, mon bras gauche se leva et tenta de se projeter au dessus de mon torse pour atteindre le manche du pic. Il fallut que je m'y reprenne à trois fois. A chaque tentative, un crissement horrible venu du dedans révélait l'état de mes os, et le bruit que faisait la neige en se tassant sous mes assauts complétait la sinistre sonorité.

Lorsque ma main empoigna le piolet, je lâchai un cri qui déchira le silence qui régnait. La douleur me tétanisa un long moment et tout mon corps se raidit. L'écho me renvoya le son effrayant de l'expression de ma souffrance. Il se répéta deux ou trois fois avant de mourir dans l'étendue enneigée et glaciale. La neige était à présent à portée de ma bouche et j'en humectais mes lèvres. Chaque progrès me permettait un pas de plus vers une position plus confortable. Peu à peu, et au prix d'efforts considérables, je passais du dos sur le côté, puis en appui sur mon coude. Cette nouvelle posture me permit de faire un rapide bilan de ma situation. J'étais vêtu d'une combinaison dont il me revint de l'avoir endossée quelques temps plus tôt dans un vestiaire familial. C'était dans un local dont les murs étaient tapissés de photos de montagnes enneigées. La voix de Muriel résonna soudain à mes oreilles comme si elle eût été là, juste à mes côtés : elle me demandait si j'avais la balise. Quelle balise ? Mais si ces flashes m'éclairaient sur le passé, je ne parvenais pas encore à rétablir la chronologie des événements qui m'avaient conduit là.

L'adrénaline sans doute, et quelque espoir me donnèrent la force nécessaire pour explorer les détails de mes plaies. A chaque palpation qui générait une douleur, une séquence de ma chute me revenait en image furtive. Je revis bientôt mon dévissage, la glace céder sous mon poids et le piolet rater son ancrage dans la couche de glace. J'entendis aussi le cri terrifié de Muriel quand le ciel disparut à mes yeux, masqué par la neige que j'avais emporté dans ma chute. Et puis ce fut à nouveau le vide. Un trou noir dans le temps qui venait à peine de s'ouvrir à la lumière. Le piolet était fiché dans le sol par sa pointe au bout du manche. J'avais dû m'y cramponner car ma main était encore crispée à sa poignée et le lacet attaché à mon poignet. Machinalement mon regard suivit la trajectoire verticale qui désigna l'endroit d'où avait débuté ma chute. Il y avait un aplomb de plusieurs mètres qui ceinturait la plateforme sur laquelle j'avais atterri.

Maintenant, tout devenait plus clair, je me souvins de la marche en cordée et de la plaque qui s'était soudain dérobée sous mes pas. Anodin, couvert de neige fraîche, le piège s'était ouvert et je revis la lame du piolet passer à quelques centimètres du rebord sans s'y planter, et puis cette pluie de blocs de neige et de glace. Malgré mon casque, mon visage avait été tailladé par ces brisures acérées et le sang coulait doucement jusqu'à ma bouche. Le scénario se faisait plus clair et mes pensées allèrent aussitôt à Muriel qui m'accompagnait. Qu'était-elle devenue ? Était-elle restée là haut ?

Je retrouvais tout à coup un regain de combativité alimenté par le souci de savoir ce qu'elle était devenue. Surmontant mes peurs et la douleur, je m'accrochai au piolet pour me redresser. Bientôt j'eus

une perspective sur l'ensemble de mon corps. De ma combinaison déchirée par endroits sortait la doublure isolante maculée çà et là de taches de sang. La corde qui nous assurait était encore nouée au mousqueton de ma ceinture. D'une main, je l'agrippais, tandis que je m'appuyais sur mon avant bras pour me traîner sur quelques centimètres jusqu'à ce que le manche du piolet soit à portée pour une bonne prise en main. A l'aide de ce dernier, et malgré de multiples contusions et fractures, je pus progresser le long du cordage qui serpentait le long de la faille. D'un coup, elle s'élevait à la verticale jusqu'à une zone d'ombre surplombant le trou par lequel je voyais le ciel.

C'est à cet endroit qu'elle disparaissait dans l'épaisseur de la neige. En tirant légèrement dessus, elle se tendait et résonnait telle la corde d'une harpe géante. Le bout de la crevasse était en pente et je puisais dans mes réserves pour la gravir, centimètre après centimètre. Je ne sentais plus ni le froid, ni la douleur, seule comptait la réponse à cette question : "Muriel était-elle saine et sauve ?". Au bout de plusieurs heures d'effort, alors que la nuit commençait à faire se confondre les bords du trou avec le ciel, la pointe de la lame s'enfonça dans la neige où j'avais vu la corde disparaître. J'avais gagné ! La sortie était toute proche. Les glissades répétées vers le fond de ce trou, les éclats de glace projetés en plein visage par la pointe du piolet, la transpiration qui faisait monter à mes narines l'odeur âcre de sang et de sueur mêlés, tout cela prenait fin avec cette ascension victorieuse.

Je mis encore un long moment jusqu'à me rétablir sur le rebord de la crevasse où d'épuisement, je sombrais inexorablement dans le sommeil. Quand je sortis de cette léthargie, une ombre se tenait devant moi. A contre-jour des premières lueurs de l'aube, la silhouette se découpait sans que je puisse l'identifier. Rassemblant mes idées, je m'étonnais que cette personne ne me vienne en aide. Ce n'était pas Muriel, mais un homme, reconnaissable à sa corpulence plus massive.

- "coriace hein ?" fit-il d'une voix presque caverneuse.

Je me relevais péniblement à quatre pattes mais mes efforts furent réduits à néant par le pied que l'homme venait de poser sur mon épaule en m'écrasant dans la neige. Dans un instinct de survie je m'arc-boutais alors sur le rebord gelé du trou où j'allais à nouveau être précipité et je parvins à faire tomber mon assaillant. Sans doute surpris par mon regain d'énergie, il mit quelques secondes à se redresser. J'en profitais pour reprendre position et être moins vulnérable. Pour autant, mes jambes ne me permirent pas de me mettre debout. Ma main gauche comme écran contre les rayons du soleil naissant, je pus enfin dévisager mon agresseur. D'un rapide coup d'œil, je vis qu'il était mal en point lui aussi. Ses vêtements déchirés et tâchés de sang témoignaient d'une chute ou d'une lutte assez violente.

Il revint à l'assaut, visiblement plus déterminé que la première fois. C'est à cet instant que ma main droite, enfouie dans la neige, se crispa sur la poignée du pic encore dissimulé par l'épaisse couche de poudreuse. Au moment où l'homme allait se jeter sur moi, j'extirpais l'instrument de sa cache. Cela eut pour effet de stopper net son élan et il recula même d'un pas. Oubliant mes blessures, je profitais à nouveau de ce répit pour prendre l'ascendant. Mais mes jambes meurtries me trahissaient à chaque tentative pour me redresser. Cela n'échappa pas longtemps à mon adversaire qui comprit que cette

faiblesse était sa chance. Prudemment il surveillait mon arme tandis qu'il tentait une nouvelle approche par mon côté.



La lutte d'intimidation continua jusqu'à ce qu'il ose braver le risque d'un geste défensif de ma part. Le combat était inégal, j'étais à bout de forces et il arriva sans trop de difficultés à m'immobiliser et à se saisir du piolet. Il arracha avec rage le lacet qui le retenait à mon poignet et le glissement de la sangle de nylon brûla le gant jusqu'à mon poignet avant de se rompre. L'image en contre-jour de cet homme qui brandissait à présent la lame argentée dans les rayons du soleil me terrifia, je pressentais la lame pénétrer mes entrailles et mettre fin à la fois à ma vie mais aussi au calvaire enduré ces dernières heures. Mais alors que le bras vengeur s'abattait sur moi, une détonation claqua et se répercuta dans l'écho des montagnes. Emporté par son élan, l'homme s'affala comme une masse en partie sur moi et en partie dans la neige. La lame du piolet frôla ma tête en sifflant dans l'air et s'abattit juste à côté de mon oreille gauche. Tous mes muscles se relâchèrent, c'en était fini. Quelques instants plus tard, le soleil fut à nouveau voilé par une autre silhouette, plus frêle, que je reconnus implicitement: Muriel !

Le chaos régnait dans mon cerveau, je souffrais, et les souvenirs se bousculaient parfois sans réelle cohérence. Muriel par exemple, bien que son nom me fut connu, le plus grand trouble me saisissait dès que j'évoquais sa présence. Le calme revint et je sortais de mon enfer.

Assis côte à côte contre un rocher qui émergeait là comme un iceberg dans l'océan, nous contemplâmes le théâtre de ce drame qu'elle me remit en mémoire. A la singularité de nos tenues, j'avais compris que nous n'étions pas là en touriste et que cette mésaventure résultait d'un choix de métier particulièrement dangereux. Les multiples traumatismes infligés par un combat sans merci entre un assassin fuyard et nous, ses poursuivants, avaient laissé des traces indélébiles sur nos uniformes des douanes. Muriel, ma coéquipière, détailla alors le déroulement des dernières vingt quatre heures.

Nous avons repéré cet homme au hasard d'un exercice d'escalade et au profit d'une halte dans un refuge. Trahit par son comportement suspect et des indices compromettants, Sébastien Courtel avait tenté de nous semer et de passer la frontière par les sommets enneigés. La veille au soir, il avait

abandonné le corps d'un autre homme qui s'avéra être son concurrent sentimental. Une affaire de coeur avec meurtre prémédité à la clé. Notre intervention inopinée avait déjoué sa mise en scène et lui avait été fatale. Mais sans le coup de feu de Muriel, je n'aurai sans doute jamais connu la fin de l'histoire. Muriel m'expliqua comment il m'avait précipité dans cette crevasse, au terme d'une lutte au corps à corps. Elle en avait réchappé de justesse en profitant de la confusion pour se mettre à l'abri. Croyant sans doute avoir parachevé son oeuvre criminelle, Courtel fut surpris par ma réapparition alors qu'il venait à peine de se remettre de ses propres blessures.

Tandis qu'elle abordait le récit de notre lutte, les pales d'un hélicoptère se firent entendre au loin, et bientôt, de plus en plus proches. L'élégant Bell 212 de la sécurité civile se posa délicatement sur le manteau neigeux. On se rua vers nous, et il me sembla qu'on nous choyait comme jamais. Quand nos sauveteurs se furent assurés qu'il était possible pour nous de monter à bord, on nous installa de telle façon qu'on put poursuivre notre conversation. La nacelle extérieure reçut le corps enveloppé dans un sac mortuaire.



Epuisé, je retombais dans une sorte de monde parallèle où les bruits s'atténuaient et faisaient place peu à peu à une sorte de métronome sourd et stressant. Il me sembla revivre un scénario antérieur où le goût sucré que j'avais précédemment identifié comme du sang me revenait à la bouche. C'était comme un film qu'on venait de rembobiner et dont l'action se recommençait inlassablement. Pourtant il me semblait pouvoir agir sur son déroulement comme s'il eût été interactif et qu'une décision de ma part en eût changé le cours normal. L'instant d'avant, je me revoyais étendu à même le manteau neigeux, et puis, juste après, au coeur d'une rixe dont j'étais tour à tour acteur ou spectateur. Dans tous les cas de figure, elle se terminait fatalement.

"Muriel !" dans un moment de panique et un réflexe de survie, tout mon corps fut pris d'un violent sursaut. Mais la douleur vive qui irradiait aussitôt mes muscles me fit prendre conscience de mon état. Lorsque je pus enfin remettre de l'ordre dans mes idées, je compris que j'étais enfermé, allongé. Les

vibrations, le bruit des pales de l'hélicoptère, le froid, tout ces indices me firent progressivement aboutir à la seule conclusion possible: le corps dans le sac mortuaire, c'était moi !

L'horreur que je vivais à cet instant était à son comble. Mes mouvements pour me libérer devaient être perceptibles car malgré mes plaies et fractures je réussis à capter l'attention des membres de l'équipage au point où ils décidèrent de poser l'appareil. Lorsque le Bell eut atterri quelqu'un ouvrit le sac et, à son visage incrédule, je compris que je devais avoir une tête de revenant. La grande inspiration que je pris me brûla les poumons et une toux violente anima tout mon corps. L'air frais remplaça soudain l'odeur âcre du plastique qui m'enveloppait, la sensation était semblable à celle des limites de la noyade, au moment où l'on refait surface.

En un instant, plusieurs personnes s'étaient regroupées autour de moi. Leurs voix confuses se mélangeaient mais celui qui se tenait face à moi répétait: "Sébastien, Sébastien, tu m'entends ?". Ainsi, Sébastien, celui qui, dans mes souvenirs était mon agresseur, n'était autre que moi même.

A cet instant, des flashes me revenaient à l'esprit: la corde, le piolet, le coup de feu, et... Muriel. Lorsque j'eus retrouvé suffisamment de forces et que mes pensées furent plus claires, je scrutais mon environnement et, dans mon champ de vision, sur la gauche, dans l'habitable de l'hélicoptère, je la reconnus. Elle était blessée à l'épaule et portait un atèle. Les gens qui s'affairaient autour de moi décrochèrent le brancard du patin de la machine pour le faire rentrer dans la cabine, au chaud. Cette manoeuvre délicate obligea quelques personnes à rester dehors. L'hélicoptère viendrait les chercher plus tard. Il s'éleva enfin, après plusieurs minutes durant lesquelles je fus installé avec difficultés dans l'étroite carlingue.

Aussitôt, on me perfusa, et une agréable sensation de chaleur m'envahit alors, j'avais envie de dormir, apaisé. Mais alors que l'hélicoptère prenait de l'altitude, l'infirmier sauveteur qui se trouvait à mes côtés insista pour que je reste éveillé. Il désigna le blouson de Muriel qui l'ouvrit sur une profonde saignée allant de son flanc gauche jusqu'à la ceinture d'où suintait un mélange de sang et d'eau. La plaie, longue d'une vingtaine de centimètre ressemblait à une brûlure. Muriel me regarda d'un air désolé que je ne compris pas. Mais elle resta murée dans le silence.

Après une bonne heure de vol, l'appareil se posa enfin sur la zone de l'hôpital prévue à cet effet et tout s'enchaîna ensuite très vite. De ces instants ne me reviennent que quelques images furtives jusqu'à mon entrée en salle d'opération. La suite, ce fut à mon réveil qu'elle trouva enfin son épilogue. Muriel se trouvait à mon chevet et attendait patiemment et depuis des heures que mes yeux s'ouvrent. C'est elle qui me fit le récit incroyable que je peux maintenant raconter.

Muriel et moi étions partis en randonnée quelques jours plus tôt et devions faire étape dans un refuge de montagne. C'est là que nous attendait Frédéric. Pour moi, la rencontre était fortuite, car en toute logique, le refuge était un point de chute connu de tous les montagnards. Or Frédéric était aussi douanier, comme Muriel. C'est à ce moment que le récit de Muriel, entrecoupé de ses sanglots, fut une

découverte pour moi. Avec la douleur du supplicié, elle m'expliqua qu'elle avait demandé à son amant de me rencontrer en terrain neutre pour mettre fin à leur histoire dans un souci de vérité.

Comme j'ignorais tout, le choc fut terrible, mais il le fut encore plus pour Muriel. En effet, Frédéric avait accepté son deal mais avait préparé à son insu, une autre issue à leur idylle. Avec la patience du prédateur, il avait préparé le rendez-vous tout en préméditant une fin mortelle pour nous deux. Je ne sus jamais si sa vengeance était dirigée plus vers l'un ou l'autre de nous deux, mais sa rage le porta dans un délire meurtrier qui se termina effectivement dans le sang.

Au refuge, il se montra prévenant et, tout en préparant méthodiquement son crime, il répondait à l'attente de Muriel qui voulait que cela se passe dans le calme. Mais alors qu'elle pensait que Frédéric préparait un terrain apaisé pour me révéler la nature de leurs relations extraprofessionnelles, lui pensait déjà à la manière dont son assassinat serait maquillé en accident de montagne.

Je ne connaissais pas cet homme que Muriel avait rencontré lors d'un stage, et il me fallut attendre cet instant, sur ce lit d'hôpital, pour apprendre qui il était réellement. Auparavant, et jusqu'au coup qu'il m'avait porté en traître à l'arrière du crâne avant de me précipiter dans la crevasse, il était un collègue de Muriel parmi d'autres rencontré au hasard d'une escapade de week-end.

Elle n'avait pas envisagé ce terrible scénario et se retrouva malgré elle mêlée à ce combat. Au moment de ma chute, nous étions encordés et je me souvins alors que je m'étais extirpé de la crevasse grâce à cette corde. Pourtant, avec la suite des événements, je l'avais oubliée et ceci jusqu'à cet instant où je découvrais qu'elle nous avait toujours reliés. Persuadée que ma vie dépendait de cette corde, elle l'avait tendue jusqu'à brûler la veste de son anorak et une partie de son torse. Au prix d'une incroyable énergie, affalée dans la neige, grelottant de froid et meurtrie par la corde qui enserrait ses entrailles, elle avait passé des heures à attendre le meilleur moment pour me porter secours.

A la fin de son récit, dans un torrent de pleurs, elle implora mon pardon. J'avais failli mourir, dans ma chute, sous les coups d'un piolet, puis dans le froid d'un sac mortuaire. Mais, j'étais là, sidéré, à l'écouter me racontant comment elle avait voulu et même réussi à me sauver. Nos deux vies avaient été liées à une corde dont elle avait encore la marque, et moi, je vivais parce qu'elle avait tué son amant. Une telle énergie dans l'amour et dans la vie méritait bien que je lui fasse cette concession, malgré la douleur que cette histoire laisserait dans ma mémoire.

